

## Les collectes

Aller collecter, pour telle ou telle œuvre caritative, cela revenait aux instituteurs des écoles primaires qui étaient chargés de les organiser. Pro Juventute en priorité.

Cela ne nous emballait pas plus qu'il ne faut de courir le village pour aller tendre notre sébile auprès d'habitants qui n'étaient pas toujours d'une largesse exemplaire. Néanmoins, cette nouvelle pénétration en la plupart des maisons, il nous arrivait de changer de quartier, quoiqu'on se complaisait en général mieux dans le sien propre, nous permettait de découvrir la plupart des intérieurs en lesquels nous ne pénétrions souvent plus étant adulte. Il y avait surtout à rencontrer les gens, à mettre à nu leur caractère, leur amabilité ou leur aspect grognon. Dire qu'on était les bienvenus ne serait pas le mot, néanmoins comment justifier pour ceux ou celles-là à la face des gamins que nous étions que de ces œuvres de charité, ils s'en fichaient éperdument. Et qu'ils avaient déjà bien assez à faire avec la gestion de leur propre porte-monnaie sans aller en plus s'occuper de celui des autres !

Nous passions parfois dans les maisons du village pour des collectes. Très diverses dans leur but. L'écu d'or, l'indépendance vaudoise dont on nous aurait vainement demandé la date exacte, le 1<sup>er</sup> Août, l'œuvre Pestalozzi. Pour cette dernière nous recevions des feuilles spéciales où les gens sollicités devaient inscrire leurs noms et prénoms en regard de la somme qu'ils donnaient. A l'encre ou au stylo les dernières années, et non plus au crayon à cause des abus qu'il y avait eu. Des chiffres avaient été gommés, puis divisés par deux, la différence allant dans la poche du «collecteur». On disait que c'était l'Aimé qui avait fait le coup ! Avec Femil !

Nous partions ainsi notre feuille à la main, qui se couvrirait d'autographes, quelques-uns parfaits, afin que le régent sache qu'il y avait par le village des gens qui n'étaient pas n'importe qui, que certains avaient une de ces écritures, mes amis, et par conséquent une de ces cultures..., d'autres par contre hâtivement tracés ou maladroitement écrits.

Les collectes... encore une façon pour nous de découvrir le mystère des maisons au fond desquelles une nouvelle fois nous pénétrions. Nous nous répartissions les secteurs. Il y avait le Crêt-du-Puits avec le quartier du Cygne; le haut du village, les Chappes. Et puis encore les Crettêts, le quartier de la gare. Bien que naturelle-

ment chacun préférerait collecter en ses propres lieux, nous avions été partout. Seules les maisons foraines restaient le fief invariable de leurs ressortissants. Fifi venant du Haut-des-Prés, les Ours, les trois frères, de l'Épine-Dessous.

Pour moi, mon royaume c'était le Crêt-du-Puits. N'ayez crainte, je n'irai tout de même pas jusqu'à vous décrire chacune des maisons où je rentrais ! Peu de gens nous refusaient leur obole, par crainte de passer pour des radins, même à nos yeux d'enfants. Leur fierté les obligeait à soutenir l'œuvre Pestalozzi. L'économie a ses limites quand elle se heurte à l'amour-propre !

Pénétrons maintenant dans le Vieux Cabaret, en face de l'église. Sous le grand néveau le sol est pavé de cailloux ronds. A gauche est la porte de grange qui ne s'ouvre plus que pour l'époque où l'on fend le bois, à droite la porte d'entrée qui donne accès au corridor. Nous rentrions à l'aveuglette dans sa pénombre et nous cherchions en vain le bouton de la lumière. Ce bâtiment fut construit à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La date en est sur une pierre, à l'angle ouest, à la hauteur de l'avant-toit. La paroi du corridor, côté grange est en planches de largeur et d'épaisseur inégales, qui s'emboîtent verticalement les unes dans les autres. Au sol se découvrent des planelles rouges et grises, solides à défier les gros souliers de plusieurs générations. Ce corridor traverse la maison de part en part, donnant accès sur l'arrière, au levant, du côté du Crêt-du-Puits, sur un autre néveau. Nous avons affaire là à une ferme à double néveau. Mais nous n'allions pas si loin. Car au milieu du corridor, une porte à droite conduit à un petit vestibule d'où partent les escaliers du premier étage. Une autre porte, vitrée celle-là, le sépare de la cuisine. Cette disposition à peine aperçue dans une ombre épaisse que finalement une ampoule de très faible voltage effleurait de sa maigre lumière. Étonnement nous n'étions pas apeurés par cette immense bâtisse que nous aurions pu peupler, à notre âge, de Dieu sait quels personnages effrayants. Ce n'était certes pas accueillant, mais ce brin de mystère et cette vie secrète à découvrir nous encourageaient.

Nous frappions. Sitôt on venait nous ouvrir. Ils étaient là, tapis dans la cuisine qui se dévoilait à nous, éclairée parcimonieusement par la fenêtre qui donne sur le champ qui sépare cette maison du collègue et qu'ombragent trop deux marronniers et un tilleul.

Emile, on lui disait Femil, issu de la grande famille des Pantalons qui agonisait là, avec ce dernier représentant célibataire, se tenait debout près de la porte. Il portait une vareuse foncée de laquelle émergeait son cou brun et maigre. Il était coiffé d'une casquette grise, non, plutôt couleur de terre. «Une barbe de trois jours», pour ne pas dire d'une semaine le rendait plus pitoyable encore. Je le connaissais bien pour le voir souvent à la laiterie où il passait des heures à discuter avec mon père qui travaillait à sa chaudière ou à son enrochoir. Est-ce pour cela que rien de lui, malgré son aspect peu engageant, ne m'effrayait ?

Mon père l'avait conduit quelquefois à la Petite-Echelle dans son side-car où il avait pris place dans la caisse, escapades dominicales desquelles il retirait une vraie jouissance en des années où il ne sortait plus guère. Ancien petit paysan, il délaissa son domaine, perdant peu à peu le goût de l'agriculture. Juste lui resta-t-il longtemps une dernière vache pour laquelle il partait chercher de l'herbe au Bugnon avec une grande brouette à cadre. Quant à faire les foins, cela lui était devenu insupportable, il ne sortait plus guère qu'en fin d'après-midi quand il faisait moins chaud. Et cette dernière vache lui donnait encore une goutte de lait qu'il menait à la laiterie avec un petit bidon, la paie en conséquence. Aussi, les derniers temps, vendait-il son domaine parcelle après parcelle. Il nous avait cédé le champ du Bugnon qui se trouve devant notre ferme. Pas une vente au rabais comme on serait tenté de le croire. Femil connaissait les prix mieux que quiconque. Je le revois chez nous, à la belle chambre, en transaction avec mon père.

Pour causer, Femil approchait de vous sa figure ridée, tendait son cou maigre et vous soufflait sur la figure en poussant, les lèvres serrées, de profonds et énigmatiques hum ! hum ! Il sentait le vieux, toujours, à la limite le moisi. Pas une odeur vraiment repoussante pour moi qui un jour me plairait à fouiller dans la poussière des vieilles maisons. Un «parfum» des temps passés où on ne se lavait à fond que deux fois l'an, à Pâques et à Noël.

Dans l'autre coin de la cuisine, à côté du fourneau, près de la fenêtre, se tenait la Jeanne, appuyée sur un balai qu'elle n'userait pas. Figure amaigrie avec des yeux profondément enfoncés dans des orbites cerclées de noir, cheveux en filasse, gris et blancs. Nous la

nommions chez nous la *Jeanne au chapeau jaune*. Parce que quand elle sortait encore, les dernières années de sa vie passée en recluse dans sa cuisine, au jardin qui entoure cette vieille et belle maison, elle se coiffait toujours d'un grand chapeau de cette couleur. Nous étions loin de nous douter que cette femme douloureusement décrépète avait été, il y a bien longtemps, au début du siècle, une jeune fille éclatante. Qui elle aussi aimait les photos. La voilà dans un atelier de professionnel, mélancolique devant une tenture fleurie, un gros ruban noir au cou, à la taille une large ceinture d'étoffe satinée. La voici à la maison, debout dans la neige aux côtés de sa sœur, vêtue comme elle d'une jolie robe de ménage que protège un frais tablier à carreaux bordé d'une dentelle blanche. Nous la retrouvons encore sur le pâturage de la Cerniaz, propriété de son père, parmi les siens devant un mur de pierres sèches ; le photographe est Lugrin d'Yverdon, un vieil ami de la famille.

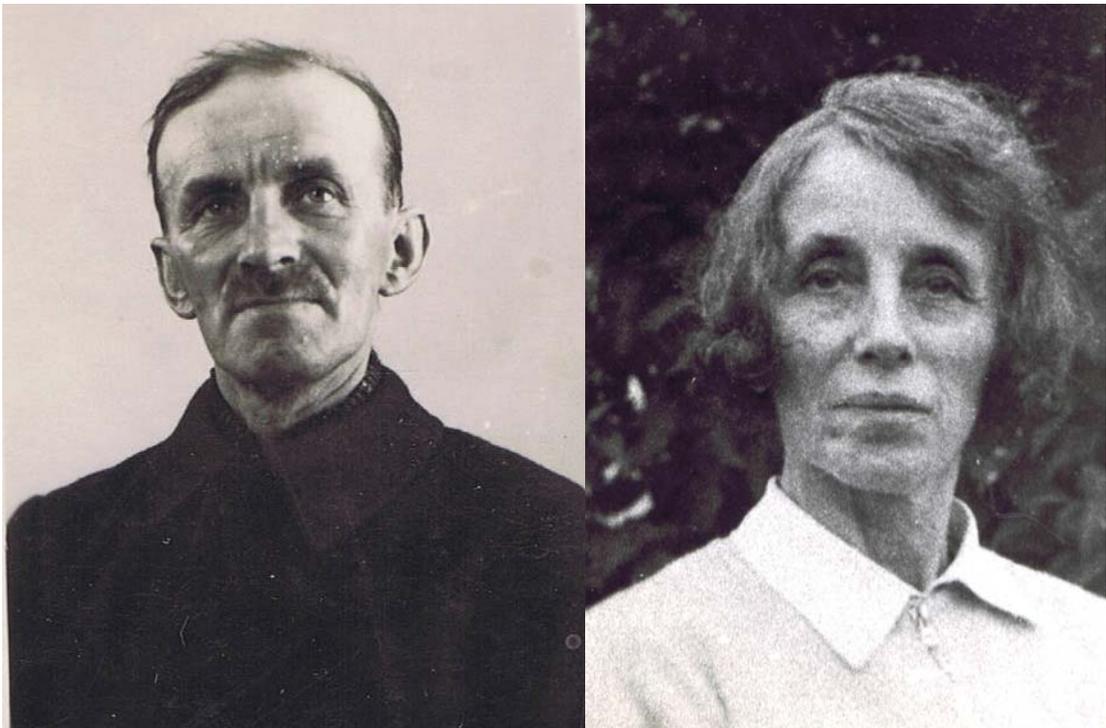
Jeanne avait des prétentions. On lui prêtait des propos qu'elle aurait tenus : «C'est que nous sommes de la haute, nous !» Était-ce vrai, le disions-nous seulement par dérision ? Mais à vouloir toujours mieux on laisse passer sa chance. Les années avaient fui sur cette maison où ces deux êtres solitaires devenaient pitoyables. C'était été une lente et irrémédiable usure. L'album des copies de photos qui les concerne est là qui le prouve. La jeunesse si belle, avec tant d'espoir et de lumière, la vieillesse triste et douloureuse.

Ils ne nous donnaient pas de grosses sommes ; nous les comprenions, car ils ne vivaient pas dans l'opulence. Pourtant allez savoir, avec ces vieux qui cachent parfois leurs économies derrière une planche, comme ce fut le cas à la Cornaz... Femil signait. Nous ne quittons pas cependant la cuisine aussitôt. Car ces deux personnages, pétris d'ombre plus que de lumière, nous parlaient longtemps, ce qui nous étonnait. Ils nous dévoilaient même un savoir insoupçonné. Le journal du jour, déplié, s'étalait sur la table. Les événements pénétraient donc aussi dans ces lieux apparemment coupés du monde ? Et je sais qu'avec ces gens-là aujourd'hui, s'ils vivaient, je pourrais causer des heures durant de mon vieux village. Comme aussi de leur famille qui avait tenu près d'un siècle l'Auberge de la Croix-Blanche, alors seul lieu public du hameau, et qui connut son âge d'or quand les constructeurs de l'église, érigée juste en face dans les années 1832, 1833 et 1834, venaient en foule y boire leur vin vieux.

Après ce long séjour dans la pénombre, ressortis de la cuisine et du long corridor, la clarté de la rue nous paraissait resplendissante.



C'est là que ça se passait. Vieux-Cabaret à droite, avec la fenêtre de la cuisine deuxième depuis la gauche.



Emile et sa sœur Jeanne du Vieux-Cabaret, vers 1950.



Décembre 2020. Une maison qui nous aura accompagné toute notre vie. L'une des plus anciennes du village avec la date de 1691 visible sur une pierre sommitale à l'angle de la maison.



